

MARCHÉS, BAZARS, FOIRES

I

Au prime abord on serait tenté de ranger les Expositions sous la rubrique des foires et des marchés. Elles en concrètent les caractères. Elles en exaltent les splendeurs. Elles élèvent, dans les villes, les mêmes palais éphémères. Elles mettent en valeur les mêmes marchandises. Elles attirent les mêmes foules du commerce et du plaisir.

A la vérité leur esthétique tombe sous les sens. Leur but étant d'affirmer la supériorité des produits venus de manufactures lointaines, elles en

multiplient les séductions. Chaque exposant, en effet, s'évertue à conquérir les suffrages des jurys et l'approbation du public en choisissant avec soin ses envois et en leur donnant le maximum de rendement artistique. Parmi la quantité des vitrines et des étalages, beaucoup d'erreurs de goût frappent les yeux avertis. Mais comment demander à l'industriel et au commerçant la netteté de vision, le sentiment de l'harmonie, la science des colorations que l'on exigerait de l'artiste ? Ils les possèdent souvent sous une forme particulière que l'on nomme ingéniosité. Souvent aussi ils en sont dépourvus : ils imaginent beau ce qui n'est qu'éclatant, brutal, violent.

De toutes façons, les expositions, apothéoses du négoce, échappent à notre analyse. Nous reconnaissons la magnificence réelle de leurs ensembles. Mais leur caractère exceptionnel nous dispense de les juger aussi bien d'ailleurs que leurs modifications constantes de physionomie. Car elles se séparent entre elles selon les régions qui les ouvrent et aussi selon les espaces qui les contiennent, les styles des constructions qui les composent, les foules qui s'y meuvent.

Au contraire des expositions, les marchés, permanents ou périodiques, reproduisent, sans variante appréciable, la même physionomie. Dès lors, il devient possible d'établir sur des faits patents leur esthétique. A vrai dire on ne perçoit pas immédiatement cette esthétique. Elle tient à leur architecture, à l'agencement de leurs marchandises, à l'agrément de leurs entours, enfin et surtout aux bigarrures de leurs clientèles.

Avant d'arriver à la halle moderne qui encapuchonne, comme d'un étouffoir, sa beauté mercantile, le marché subit maintes métamorphoses. Étale au milieu des prés, pullulant d'un grouillement de blouses bleues où, de-ci, de-là, les vaches plaquèrent la tache havane de leurs robes, il s'appareilla aux frairies. Jalonnant les places de tentes et de parasols, il s'assimila aux campements militaires. On le vit, comme en Italie, installé au milieu des rues, sous un abri précaire de toiles tendues entre les maisons. On le rencontra, comme à Ceylan, gîté entre les piliers rougeâtres formés par les branches retombantes et racinées des manguiers. Il fut le souk algérien et le bazar turc.

Il devint aquatique dans les pays de canaux et les villes fluviales. A Venise, au bas des palais roses, sous le précieux pont du Rialto, il dalla les voies liquides d'une flottille de gondoles, aux chargements colorés. En Hollande, il attendit devant les vieux hôtels de ville à carillons, dans le sourire des verdure et des maisons vernies, les lentes arrivées des voitures sculptées et des chalands porteurs de fromages. En Indo-Chine, au Tonkin, en Annam, il prolongea dans les rivières, d'une assemblée de sampans, ses villages de paillottes grises. A Raguse, raffiné jusqu'à la préciosité, il s'inséra parmi les marbres des monuments vénitiens bordés de lauriers roses.

Russe, il palpita d'un clair mouvement de télégas, de tarantass et de ces véhicules encorbellés d'osier du haut desquels les paysannes bottées livrent, avec de gros rires, leurs denrées. Néerlandais, il frétille d'un va et vient de filles fraîches aux bonnets de dentelles piqués d'épingles d'or. Espagnol il bruit, autour des corbeilles de fruits aux pulpes éclatantes, d'un trémoussement de croupes ondulenses et d'un vol de man-

tilles. Portugais, avec ses paysans olivâtres, il singea le bazar colonial. Autrichien, il abonda en dalmatiques brodées, en coiffes voilées de mous-selines. Croate et Monténégrin, il s'égayait de blancheurs générales que mouchetèrent les feutres ornés de fleurs, de plumes ou de miroirs, les boléros bordés de pompons rouges, les ceintures byzantines serties de cornalines. Mongol, il fluctua d'une confusion de houppelandes en drap et de bonnets triangulaires. Annamite, il ondoya d'un flottement de tuniques et de pantalons ballants aux teintes effacées où surnagèrent les chapeaux en forme d'abat-jour. Coréen, il fourmilla de mantes vert pâle et de jaunes couvre-chefs pareils à des cages à mouches. Tonkinois, il centralisa les vestes bleues des marchands ambulants, vestes illustrées, dans le dos, d'une lune claire aux inscriptions chinoises. Soudanais ou Sénégalais, à l'ombre des baobabs ou des fromagers, il hurla d'une profusion de pagnes et de foulards aux dessins éclatants. Maure, il réunit un concours de chevelures hirsutes, de barbes touffues et de longues robes, un concile de patriarches bibliques aux allures

solennelles. Arabe, il déferla en vagues de burnous blancs que jaspèrent de leurs touches grises et rousses les pelages des ânes porteurs et des dromadaires (1).

Ainsi, sur toute la surface du globe, le marché fut un miracle de couleur, un lieu de particulière trémulation où le vêtement humain prit une intense signification esthétique. On le comparerait volontiers, n'étaient son tumulte, son affairément et la présence des marchandises, à quelque promenade publique. En plein air il est toujours plus pittoresque, plus lumineux, plus attrayant. Et l'on se demande comment il a pu aboutir à la halle moderne. Non point certes que les grands hangars vitrés diminuent sa beauté, mais ils avantagent une partie de cette beauté

(1) Langson, ville du Haut-Tonkin, abrite, chaque année, au mois de janvier, un marché baroque. Car les paysans descendent de la montagne portant, par milliers, de jeunes porcs ficelés en des paniers de bambou. Pour se garantir du froid rigoureux, loin d'utiliser les fourrures, ils s'appliquent sur le corps des chaufferettes qu'ils recouvrent de vêtements superposés. Ainsi, gonflés par ces étoffes, les bras disparus sous les manches pendantes, ils se déplacent avec peine. Leur marché ressemble à un conciliabule de poussahs ou de magots.

aux dépens de l'autre, la marchandise au détriment de l'élément humain.

A vrai dire, cela n'a point d'importance. Étant donné que le costume occidental demeure dans les notes sombres, un peu plus de lumière ne le ferait pas ressortir davantage. D'ailleurs la halle convient parfaitement à nos constructions géométriques. Au milieu de nos quartiers, elle s'érige comme un buffet énorme aux surfaces planes et aux angles aigus. Néanmoins, si plane et anguleuse soit-elle, elle possède malgré tout ses fioritures d'art. Car, sur sa charpente de fer, les boiserie, les poutres, les poutrelles s'incurvent en s'accolant, dessinent des ellipses agréables, des treillis légers, des entrelacs délicats, de fines dentelles. Et la multiplicité de ses piliers, de ses colonnades cannelées terminées en chapiteaux branchus simule une forêt séculaire qu'un sortilège aurait à jamais immobilisée. Toute grise, ramassée, ventrue, souriant à peine de ses mille prunelles de verre, elle procède de la même esthétique que les ponts de fer dressés sur les horizons. Ceux-ci, pareils à des clowns agiles, franchissent l'espace d'un bond léger. La halle,

au contraire, gémit à terre de sa corpulence qui lui enlève l'espoir d'un essor.

Pourtant elle ne s'est point résignée à n'être qu'une matière impuissante. Si ses sommeils sont lourds, sans rêves, d'une tristesse affreuse, ses veilles, par contre, s'appartient à des révolutions. Les hommes viennent vers elle comme pour secouer son inertie. Son giron accueille les hordes forcenées de leurs véhicules, accourus par milliers, s'entremêlant, se débattant en une confusion indescriptible, déversant leur contenu, l'emplissant d'un tel embarras de comestibles qu'à la fin elle les dégorge sur les voies rayonnantes. Bientôt, habitée d'innombrables existences parasites, elle trouble la ville de sa hurlée fabuleuse. Et ce n'est vraiment qu'au matin que, lassée du travail nocturne, elle s'apaise et acquiert son charme définitif. Tout en elle s'est ordonné et tassé. Ses organes agissent dans un tranquille équilibre.

On peut, dès lors, sans craindre les désillusions esthétiques, suivre ses avenues rectilignes. Le quartier des légumes y évoque de campagnes florissantes, des horizons de terre promise où

planent des brouillards de verdure lointaines, des teintes d'aquarelle, légères et floues, des irisements et des panachures, des pâleurs et des bariolages. Le quartier des boucheries et des triperies éclate en rouges saignants, en pourpres bordées de blafardes graisses, en carmins striés de veinules bleues et de nervures blanches. Le quartier des volailles étale, parmi ses bouquets de plumes lustrées, l'entassement doré des dindes et des chapons. Le quartier des fromages ressemble à quelque coin de musée antique où l'on aurait exposé avec méthode des roues massives de char, des crânes conservés dans le bitume, d'autres couverts encore de leurs casques d'argent, des reliquats pourris de cadavres et d'autres parés de leurs fards mortuaires et la myriade des médailles, des objets de coquetterie et de guerre utilisés par une civilisation disparue. Et d'autres quartiers encore offrent leurs merveilles colorées, les fleurs dispersées sur leurs pelouses moussues ou disposées en tapisseries diaprées ; les fruits aux virginales carnations ; les poissons étincelants de gemmes engendrés par les chimies obscures de la mer.

Et autour de ces denrées innombrables, se ruent les clientèles avides. Ce sont, durant les heures de vente, des frénésies de gestes, des quolibets, des cris, un passage perpétuel d'hommes courbés sous le poids des hottes chargées, une course de servantes et de ménagères. Peu à peu les pyramides de légumes s'effondrent, les paniers de volailles se vident, les poissons disparaissent en paquets frétilants, les frises de boucheries se dégarnissent. La halle s'aplanit, retourne graduellement au silence et au repos, parmi les ruines et les déchets, devient une sorte d'ossuaire où vaguent d'atroces puanteurs...

II

Identique à la halle par la variété de ses marchandises, le bazar manifeste plus qu'elle de constance esthétique. Il n'en a point les élancements de splendeur et les chutes dans l'ordure. Sa sérénité, toujours égale, confine à la monotonie. Capharnaüm spacieux, ayant ses étages aériens et ses sous-sols profonds, il synthétise, en somme,

la généralité des magasins urbains. Il vit d'une existence intérieure et sur la rue pose à peine quelques maigres étalages. S'il ne drainait vers lui une perpétuelle théorie de voitures et d'acheteurs, on ne le distinguerait que par ses dimensions imposantes des établissements voisins.

En France, comme d'ailleurs en Europe, la spécialisation commerciale des quartiers s'est perdue, tandis qu'elle est demeurée intacte sur les terres d'Islam et même dans toute l'Asie. Les grandes entreprises détrônèrent peu à peu chez nous les boutiquiers modestes qui réunissaient leurs négoce analogues en des manières de petits royaumes que régentaient leurs corporations. Ces petits royaumes n'avaient pas grande allure, mais se signalaient par leur pittoresque. Limoges possède encore une rue des Bouchers et peut-être trouverait-on dans nos villes quelques voies pareillement composées d'une marchandise unique. Elles sont, dans tous les cas, des exceptions. Et sans doute ne faut-il pas déplorer leur disparition, car nos rues y gagnèrent en diversité (1).

(1) En Bosnie, à Sarajevo, le bazar est presque aussi

Nous n'avons que par nécessité économique adopté le bazar. Il n'entre guère dans nos mœurs. Nous n'y cherchons que des objets d'ordre courant obtenus à bon compte. C'est pourquoi, beau de son énormité et de son fouillis de bibelots disparates, il reste laid dans le détail. Le bazar est essentiellement la physionomie du magasin musulman. Il porte à Tunis le nom barbare de souk. Il règne tout au long de galeries obscures aux colonnades vertes et rouges où déambulent les burnous blancs et les gandourahs aux ineffables nuances. Les bijoutiers juifs, les bourreliers, les marchands d'étoffes, mêlés à quelques cafetiers et restaurateurs, commercent accroupis au milieu de leurs éventaires. Car les Arabes, la prière dite, la volupté prise,

curieux que ceux que nous allons décrire. Les rues sont des successions de boutiques en bois ouvragé où les métiers se séparent rigoureusement les uns des autres. On y rencontre de grandes mosquées blanches et, aux carrefours, les fontaines utiles aux ablutions. Les habitants sont des Slaves musulmans coiffés de larges turbans rouges.

En Chine, à Canton, les rues sont aussi spécialisées. La rue des Cercueils, avec ses boîtes merveilleusement ouvragées et peintes et la rue des éventails sont assurément les plus belles de toutes.

la nourriture ingérée, n'ont guère d'autres désirs dans la vie que ceux des harnachements luxueux, des armes incrustées, des soieries aux larges ramages. C'est pourquoi le trafic se résume aux écharpes chamarrées d'or, aux broderies, aux selles argentées, aux étriers de cuivre repoussé, aux poignards damasquinés, aux fusils illustrés de sujets coraniques. De-ci de-là, quelques fabricants de meubles exposent leurs tabourets et leurs tables marquetées de nacre, leurs hautes lampes, leurs vases de cuivre aux lignes trapues. Voisinant avec les marchands de babouches et de porte-monnaie treillissés du croissant rituel, les orfèvres débitent les bracelets et les boucles d'argent, sans fermoirs, ornés de grosses topazes, les bagues de métal blanc qu'embellissent des cailloux rouges ou bleus, les colliers de rondelles ciselées et ces diadèmes de cuivre qui retiennent à hauteur du front les voiles féminins.

Et c'est, avec quelques objets d'utilisation quotidienne, de tout cela que le souk arabe resplendit. Rien n'y détonne. Les styles concordent et les couleurs s'allient pour décupler leur violence. Les étoffes éclosent comme de grandes

fleurs parmi les pierres blanches. Le souk rappelle plutôt l'un de ces jardins d'essai dont s'enorgueillissent les villes algériennes qu'un magasin aux destinations utilitaires.

Et c'est le sort de tous les bazars musulmans de palpiter ainsi de beauté et de légende. Ils paraissent sortis de quelque conte de la sultane Schéherazade. Ils appartiennent plutôt au rêve qu'à la réalité. Ils semblent créés pour satisfaire aux caprices des houris et non pour combler les vœux d'hommes énergiques. C'est qu'en vérité le musulman n'a pas secoué encore l'indolence de sa nature et refréné ses propensions voluptueuses. Il modèle sa vie terrestre sur l'image de celle que lui réserve Allah. Il se complait au luxe et néglige le nécessaire.

Aussi, pour le Turc notamment, le bazar est-il un lieu de promenade favori, un endroit de bien-être et de repos, où, si sa bourse est vide, du moins ses yeux se divertiront. Ville dans la ville, entouré de murailles grises que surmonte une voûte immense boursouflée de petites coupes, il s'étend en dédale de rues, ruelles, impasses formés d'une agglomération d'échop-

pes. Disséminées aux carrefours, se dressent les fontaines aux ablutions, peintes et historiées. On pénètre dans ce pays des mille et une nuits par une arcade banale qui prévient mal en faveur des somptuosités intérieures. Pourtant, dès l'abord, les parfumeries captivent l'odorat et l'impression immédiate change. Car les Orientaux raffinant l'art de présenter leurs essences. Leurs flacons sont pareils à des bijoux d'or, très minces, très fragiles, enfermant fallacieusement une goutte d'eau de rose, de bergamote ou de jasmin. Souvent des écrins de velours les contiennent. Et ces écrins mélangés aux chapelets d'ambre et de jade, aux sachets de musc, aux boîtes de pastilles, aux miroirs persans, aux peignes d'écaille ajourée assimilent la boutique à quelque orfèvrerie.

Plus loin, les marchands flegmatiques vendent des cordonneries adorables, bottes de maroquin jaune, babouches et pantoufles aux bouts retroussés, en velours, en brocart, en cuirs passémentés de dessins et paillettes. Ici, ce sont les écharpes tunisiennes, les caftans, les gandourahs en soie de Brousse, aux tonalités et aux

souplessexes exquis, les tapis et les châles de Perse ; là, les tabourets marquetés, les brûle parfums en cuivre émaillé, les narguilhés précieux, les porcelaines de Chine et du Japon. Les joailleries désordonnées présentent leurs ruissellements de gammes, leurs cabochons montés en colliers, en boucles d'oreilles, en manches de poignards, en bracelets, en anneaux de jambe, en appretadoirs. Les bourrelleries regorgent de harnachements féériques, selles et housses brodées d'or, constellées de pierreries, fontes tramées d'argent, caparaçons d'orfroi, chanfreins, mors, étriers miraculeusement ciselés. Et les armureries dévoilent des trésors plus précieux encore, car elles assemblent, aux côtés des vêtements guerriers, larges turbans, vestes et dolmans soutachés d'or, ceintures byzantines, amples pantalons aux fines broderies, les armes du passé et les armes du présent, fusils et pistolets aux crosses niellées, yatagans, kandjars, lames de damas, hautes épées, poignards droits ou contournés.

Et d'autres boutiques encore rayonnent, brillent, papillotent qui tiennent les lingeries de

soie transparente, les mouchoirs brodés d'or, les cachemires, les dalmatiques, les fourrures. Et comme pour compléter l'esthétique de ces ruelles comparables à des musées, les hommes y promènent leurs fez rouges ou blancs juchés sur des costumes européens, et les femmes, conduites par les flasques eunuques, leurs feredgés mauves, roses, écarlates, jonquilles, bleus ou argent. Et des groupes d'enfants en vestes et pantalons de taffetas jouent sous la garde des négresses que signalent leurs habbarahs égyptiens tissés de quadrilles éclatants...

III

Le commerçant musulman, nonchalant et paresseux, traînant sa vie en éternels accroupissements et siestes, n'a point le tempérament nomade. Il goûte le bien-être de sa maison coite où tout est disposé pour agrandir son aise, les tentures qui édulcorent l'hiver, les jets d'eau qui atténuent la saison chaude. Il ne harcèle pas la clientèle. Il l'attend paisiblement et vante

en mots parcimonieux sa marchandise. Il faut à sa luxure des femmes nombreuses et à sa friandise des mets choisis.

C'est pourquoi il inventa le bazar qui lui permet de ne point quitter ces délices. Pour rien au monde il ne s'assujettirait aux perpétuels voyages, aux aventures des chemins, aux installations précaires, aux caquets des ventes publiques. Aussi son pays est-il complètement dénué de foires, nous entendons de ces foires où les attractions se mêlent aux baraques mercantiles.

Les foires sont d'ailleurs peu nombreuses en Orient, du moins celles que l'on pourrait rapprocher des nôtres. A Tokio, autour des temples, et dans tout l'empire, les Japonais en imaginent de bizarres, ensevelies parmi les fleurs naturelles et artificielles. Des théâtres populaires aux énormes affiches de calicot en constituent les divertissements principaux. On y sort, pour représenter des tragédies, les anciens costumes des temps féodaux. Et le soir, aux illuminations des lanternes et des torchères, les prostituées, devant leurs cases où s'épanouissent les lotus